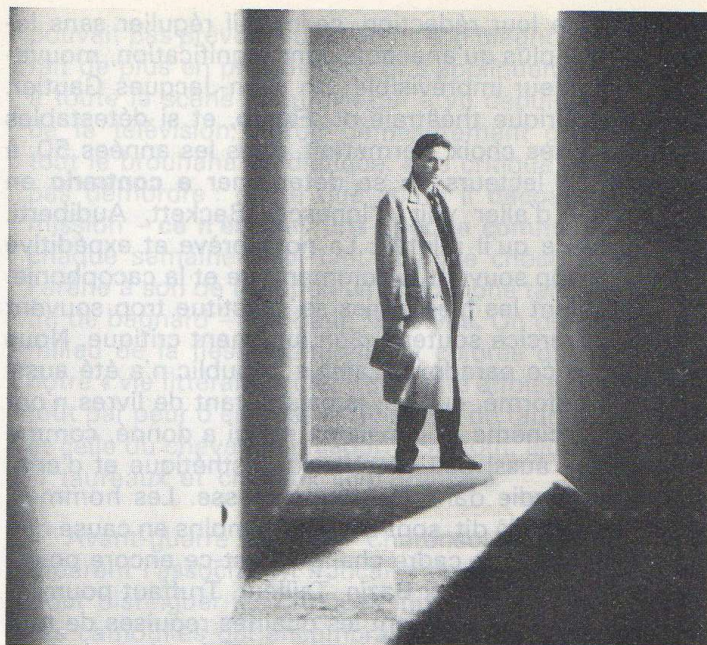


La voiture à trois roues ou les petits vieux du premier film

Jean-Pierre Jeancolas

Depuis une décennie, j'ai vanté un peu partout et ici-même cette singularité qui veut que chaque année le cinéma français produise et mette sur le marché une trentaine de premiers films (31 en 1983, 34 en 1984, 25 en 1985, pour être précis, les chiffres de 1986 ne sont pas encore publiés). Un cinéma qui ne se renouvelle pas est un cinéma qui meurt. Dans le lot des metteurs en scène débutants, on peut espérer un pourcentage raisonnable (3, 4, 5 par an) de cinéastes talentueux et responsables qui justifieraient le pari, industriellement coûteux et artistiquement hasardeux, de l'entretien de ce vivier – dont on sait bien aussi qu'il fournira un certain nombre de tâcherons, et un nombre plus élevé d'aigris. Il fallait, et il faut toujours, défendre les mécanismes (l'avance sur recette notamment) qui ont permis ce travail de prospection ouverte : de 1980 à fin 85, 186 cinéastes (159 hommes et 27 femmes) ont réalisé un premier film. Cependant, à l'aube de 1987, la production diminue, quand croît le désarroi devant les échecs successifs de films (français) qui ressemblent aux films (français) qui rapportaient de l'argent il y a encore deux ans. Et voilà que les trois premiers premiers films de l'année se découvrent, avant même de savoir ce que sera leur carrière commerciale, désespérément **inutiles**.

Premier film ? L'éventail est largement ouvert. On connaît le premier film du surdoué, mégalo généralement appuyé par une claque d'inconditionnels, qui s'affirme immédiatement auteur. Il est ambitieux, voire furieux, il croit à son talent. Pour lui, c'est quitte ou double, ça passe ou ça casse. Variante : le premier film mondain, né sur les banquettes d'une brasserie de la rive gauche ou des Halles. Il y a le premier film solide, travail de bon élève qui cherche un équilibre entre sa sensibilité et sa culture. Il y a le premier film timide, le film maladif de l'intello dépassé par l'honneur (une avance sur recettes le plus souvent) qu'on lui a fait, aussi pâle que son 16 mm est gonflé. Il y a aussi le premier film contraint : l'impétrant est mis en demeure de faire ses preuves en brillant dans les figures imposées d'un genre. Combien de metteurs en scène, et non des moindres, ont débuté en leur temps par un polar ou par une comédie... Il y a enfin le premier film aberrant, qui s'écrase au sol sans



rien trahir des mécanismes qui ont présidé à sa mise en chantier. On touche là aux limites du concept d'auteur, et aux pesanteurs malignes ou aux incohérences qui sclérosent une profession qui ne sait plus à quel saint se vouer dans ses rêves de couffin cousu d'or.

Je disais plus haut inutiles. Je suis conscient de l'ambiguïté de cette valeur d'inutilité que je pousse en avant. On ne filme pas, ou pas souvent, pour l'utile. On tourne un premier film, son premier film, pour quoi, au fait ? Parce qu'on a une vocation de cinéaste, parce qu'on a quelque chose à dire (à sussurer ou à crier) qui n'a jamais été dit. Parce qu'on aime Hitchcock ou Antonioni. Parce qu'on croit au cinéma, « vous avez dit Septième Art ? ». Plus prosaïquement, parce qu'on a été assistant longtemps, et qu'on a envie d'entamer une phase plus prestigieuse ou plus lucrative d'une carrière embrassée il y a dix ou quinze ans. Il n'est pas de raisons irrecevables. Il y a le cinéophile forcené qui veut faire sa nouvelle vague à luui seul, et l'assistant éprouvé qui estime avoir assez appris et trop attendu. Pourquoi pas ? Acceptons aussi les amateurs, le chanteur, l'écrivain, le comédien ou le guignol qui a conquis sa notoriété sur un autre terrain, et qui a décidé qu'il pouvait faire aussi bien avec une caméra qu'avec une machine à écrire ou un microphone : il s'est lancé dans l'aventure de la réalisation, conseillé souvent par un aîné désintéressé ou désargenté. Dans chacune des catégories que je viens de proposer, on trouve, en proportions non égales, des gens qui se sont révélés des cinéastes, et d'autres qui se sont aplatis sur leur premier écran. Ceci pour préciser que l'utilité n'est pas affaire de motivations, ni même d'ambition.

Le talent existe.

Un film utile (un cinéaste utile) est un film (un cinéaste) qui d'une manière ou d'une autre élargit l'espace du cinéma. Qui révèle une écriture neuve ou pousse un comédien là où il n'était jamais allé. Un film qui déchire

un pan du voile qui obscurcit le réel (je sais, ça fait vieux jeu), ou un film qui excite la curiosité de qui le voit pour la première fois. C'est la curiosité qu'il faut définir maintenant. Pourquoi suis-je curieux d'un film ? Pour un plan, pour un enchaînement, pour un mouvement d'appareil. Pour une lumière (un éclairage) ou une phrase. Un visage ou une foule. Pour cette étincelle qui me laisse le souvenir d'une joie brève, d'une idée belle, et m'incite à attendre la suite. Le prochain film, le second film.

L'inutilité, c'est le contraire de tout cela. Pas de petite lueur, pas d'idée neuve, pas de plaisir. La torpeur et le déjà vu, le trop vu.

Trois premiers films inutiles. Prenons les dans l'ordre où je les ai vus, dans la première quinzaine de janvier.

1. **Le Beauf**, de Yves Amoureux. Le titre évoque l'univers de la bande dessinée sarcastique et/ou sociologique (Cabu, un des rares auteurs de BD française à m'intéresser, mais ce n'est pas ici le problème), l'affiche (le visage fermé de Jugnot sur un fond sombre) semble vendre ce que **Pariscopes** appelle un « drame psychologique ». Le scénario (qui se réduit à l'intrigue) est d'un film noir : l'histoire du petit homme rangé des voitures, ou des guitares, que des amis de jeunesse viennent chercher dans sa quiétude banlieusarde pour l'embarquer dans un coup infaillible. Huston dans les années quarante, la série noire française des années cinquante... Mais Jugnot est en charge du rôle principal, le petit homme. Il devrait apporter un basculement dans le comique ravageur du café théâtre, **le Père Noël est une ordure**, par exemple. Las, le film ne franchit que la moitié de la distance. Pas de film noir, mais pas de subversion ordurière non plus. Le produit est hybride, dès le stade de l'écriture du scénario. Problème d'acteur ? Esquisse d'une reconversion de Jugnot ulcéré par l'échec de son **Scout toujours** il y a un an ? **Le Beauf** ne fonctionne jamais, il aligne des séquences sans faire vivre des personnages. Ce pourrait être une histoire cruelle comme celle que Catherine Binet avait imaginée dans **les Jeux de la comtesse Dolingen de Gratz** : la vengeance méthodique d'un cocu qui piège son rival dans un cul de basse-fosse et l'y laisse mourir. Ce n'est pas une histoire cruelle, parce que Jugnot, qui n'est plus drôle, veut être bon. Contre-emploi inabouti, scénario pas travaillé, et l'inévitable scène torride pour dénuder Marianne Basler. **Le Beauf** n'a pas d'âge, pas de personnalité, pas de charme. Pas même celui de la parodie.

2. **Sale destin !**, de Sylvain Madigan. Cette fois, le propos est plus net. Sylvain Madigan, en confiant un petit rôle à Claude Chabrol, qui a également rédigé une préface au dossier de presse du film, revendique une place dans cette ligne de cinéastes du sarcasme et du grand guignol qui unit Chabrol à Jean-Pierre Mocky. Madigan est plus proche de Mocky - à qui il emprunte Marie Laforêt et le personnage qu'elle a créé dans **le Pactole** - que de l'auteur du **Boucher**. Les personnages plats que Madigan tente d'animer à l'écran n'ont d'existence que lorsque qu'ils sont à l'écran, change-t-on de plan que Lanoux ou Stévenin n'intéressent plus. Ils n'ont ni passé ni avenir, pas d'intrigues donc. Ils agissent et parlent, reçoivent des gifles et donnent des coups, mais échouent à s'inscrire dans le temps. Le problème est encore de scénario. Les scènes, les tableaux s'enchaînent sans nécessité, ou ne s'enchaînent pas : pourquoi Marie Laforêt a-t-elle soudain une jambe plâtrée ? On a l'impression de voir sur l'écran un film pas fini. Pas une es-

quisse ou une ébauche, mais un produit industriel qui serait privé de quelques-unes de ses pièces essentielles. Manque de moyens peut-être. Désinvolture assurément.

3. **Résidence surveillée**, de Frédéric Compain. Le propos est ambitieux, le scénario écrit avec la collaboration de Hugo Santiago. Les apparences d'une fiction de gauche à la Costa-Gavras, et au delà de ces apparences, les affleurements d'un conte métaphysique qui se souviendrait d'**Invasion**. La ville ici résumés à un immeuble encore inachevé, dans lequel un personnage sans passé ni scrupules conquiert puis maintient un pouvoir de type fasciste, la voix de la démocratie étant confiée au jeune architecte qui défend son pré carré. Il y a dans le film des moments forts, autour de la folie à la fois primitive et électronique qui envahit le personnage du vigile big brotherisé. Mais l'environnement ne tient pas. Question de scénario toujours : trop de séquences qui débouchent sur le vide, à tel point que venant d'ailleurs on pourrait croire le film tronçonné par une censure de type franquiste : quid de la conversation amorcée, par magnétophone interposé, entre Maria Schneider et François Siener ? Quid du personnage de Maria Schneider, qui s'évanouit de l'intrigue au dernier quart du film ? Question aussi de direction des scènes de groupes, des évolutions des copropriétaires dans l'immeuble ou autour de l'immeuble. Les figurants sont empotés comme les invités d'une noce rurale que le photographe pousse devant l'objectif de la photo souvenir...

Tout se passe encore une fois comme si le film était livré pas fini. Comme l'immeuble de la fiction. Compain n'est pourtant ni un amateur ni un débutant. Ses courts métrages sont connus et respectés, il a réalisé des documentaires de long métrage qui ont été bien accueillis. **Résidence surveillée** était d'autant plus attendu. L'échec est accablant, parce qu'il est injustifiable : c'est encore une voiture à trois roues qui est mise sur le marché. ■

Le Beauf

Français. Réal. : Yves Amoureux. Scén. : Guy Beaumont et Yves Amoureux. Ph. : Thierry Arbogast. Mus. : Alain Bashung. Mont. : Catherine Renault. Son : Dominique Duchatelle.

Int. : Gérard Jugnot, Marianne Basler, Gérard Darmon, Didier Sauvignat, Zabou, Jean-Pol Dubois.

Prod. : G.P.F.I., Arturo Productions, TF 1 Films Productions. Dist. : A.M.L.F.

Sale destin !

Français. Réal. : Sylvain Madigan. Scén. : Sylvain Madigan. Ph. : Patrick Blossier. Mus. : Pascal Arroyo. Mont. : Dominique B. Martin. Son : Gérard Lecas.

Int. : Victor Lanoux, Pauline Lafont, Marie Laforêt, Jacques Penot, Michel Aumont, Martin Lamotte, Jean-François Stévenin, Aurelle Doazan, Claude Chabrol, Charlotte de Turckheim.

Prod. : Solus Productions, Flach Film. Dist. : AAA.

Résidence surveillée

Français. Réal. : Frédéric Compain. Scén. : Hugo Santiago et Frédéric Compain. Ph. : Dominique Le Rigoleur. Mus. : Jacques Davidovici. Mont. : Alberto Yaccellini. Son : Jean-Pierre Fenie.

Int. : Jacques Bonnaffé, Maria Schneider, François Siener, Patrick Bonnel, Myriam Mézières, Jacques Nolot.

Prod. : Yves Delahaye.